

VBA 6539

tement, suivant les exigences rigoureuses du Christocentrisme barthien, au Christ, en qui seul nous avons justice. Dans la Préface, Barth nous avertit qu'au cours des années, sa *Dogmatik* a pris peu à peu et comme insensiblement un nouveau visage. Cette nouveauté éclate ici. Tandis qu'autrefois, il avait prononcé une sentence de condamnation totale sur les œuvres de l'homme et du chrétien même, voici qu'à la surprise du lecteur, il les valorise et leur reconnaît une sainteté réelle. C'est que, depuis lors, en Jésus-Christ il a découvert ce qu'il appelle l'humanité de Dieu, humanité qui consacre la bonté de la nôtre. Aussi, ne recule-t-il pas devant l'expression : « Eloge des œuvres » (*Das Lob der Werke*), et y consacre-t-il plusieurs pages (660-676). Nos œuvres méritent louange lorsqu'elles sont faites en imitation du Christ. *Die Nachfolge Jesu*, autre notion sur laquelle on s'étonne de le voir appuyer longuement, allant jusqu'à dire que celui-là seul qui marche, en obéissance, sur les traces du Christ est justifié par grâce (603-626). Ainsi le Christ, en l'appelant à sa suite, libère le chrétien pour des œuvres intrinsèquement bonnes, pour des actes de charité et d'amour, grâce (603-626). Ainsi le Christ, en l'appelant à sa suite, libère le chrétien est vraiment capable d'aimer Dieu, quoi qu'en ait pensé Nygren (p. 902). Sans doute, Barth le reconnaît, aux environs de 1921, lui-même a pris parti contre ce pouvoir d'aimer; et cette position trouvait une justification relative dans la nécessité de mettre en garde le chrétien contre « l'érotisme » religieux auquel exposait encore le néo-protestantisme; mais aujourd'hui c'est le langage opposé qu'il faut tenir. En concluons-nous qu'aux yeux de Barth, les « confessions » catholique et protestante pourraient espérer un rapprochement de leurs théologies respectives de la justification? Nullement. De même qu'en christologie Barth évite autant que possible les concepts qui énoncent la réalité du Christ en termes statiques d'être et de nature au profit des catégories d'événement et d'histoire, ainsi, dans l'anthropologie chrétienne et dans la théologie de la sanctification, il ne reconnaît aucune justification dans l'être de l'homme; il y a sans doute sanctification réelle, mais elle s'effectue tout entière dans une décision pure, dans le « point mathématique » (IV, 1, 657) de l'acte d'aimer, acte qui n'a point d'attache ni de retentissement dans ce que la théologie catholique appelle la nature humaine; c'est ainsi que, selon Barth, l'homme justifié demeure encore homme pécheur, puisqu'il n'y a point de libération dans son être même. Mais on entrevoit aisément combien cette distinction, dépourvue de tout appui biblique, est, par surcroît, impensable, la sanctification de l'acte ne pouvant se concevoir sans une sanctification, au moins partielle, de la nature.

L. Malevez, S. J.

K. BARTH. — *Hegel*. Coll. Cahiers théologiques, 38. Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1955, 23 × 16 cm., 54 p. Prix : 3,35 frs suisses.

Ces pages sont le chapitre X de l'ouvrage *Die protestantische Theologie im 19. Jahrhundert. Ihre Vorgeschichte und ihre Geschichte* (2^e édition, Evangelischer Verlag, Zollikon-Zürich, 1952). L'auteur, dans une belle introduction, se pose la question « Pourquoi Hegel n'est-il pas devenu pour le monde protestant ce que Thomas d'Aquin est devenu pour le monde catholique? » « Que l'évolution de l'histoire ait donné tort à Hegel, c'est cela qui doit nous surprendre ». « C'est au temps où elle était entièrement dominée par Hegel que l'époque moderne s'est comprise elle-même le plus profondément; c'est alors, en tout cas, qu'elle a le mieux su ce qu'elle voulait ». « Il n'est peut-être pas possible de décider si l'époque de Hegel est déjà révolue ou si nous devons attendre sa venue ».

La philosophie de la confiance en soi; l'événement de la raison et la raison dialectique; la raison et la révélation abondent en « suggestions » intéressantes pour le lecteur qui croirait avec Barth que « ce grand méconnu a exprimé ce que son siècle tout entier — y compris ses théologiens — portait au fond de lui-même » (p. 53). L'auteur conclut en analysant pourquoi la conception hégélienne de la vérité, la connaissance mouvante de la vérité et le caractère dialectique de ce mouvement sont *inacceptables* pour la théologie. « Il faut dire que l'identification de Dieu avec la méthode dialectique représente une limitation à

peine supportable, et même une annulation de la souveraineté de Dieu, qui rend bien problématique la qualification de « Dieu » appliquée à ce que Hegel appelle esprit, idée, raison, etc. » (p. 51). « Je suis nécessaire à Dieu. Là est la raison de la confiance en Dieu de Hegel, la raison pour laquelle cette confiance peut aussitôt, et sans plus de difficultés, être interprétée comme une confiance en soi. Hegel, en faisant de la méthode dialectique et de la logique l'essence de Dieu, a rendu impossible la connaissance de la dialectique réelle de la grâce, qui est fondée sur la liberté de Dieu » (p. 52). « Nous devons nous contenter de considérer Hegel tel qu'il était en réalité : une grande question, une grande désillusion, et peut-être — quand même — une grande promesse » (p. 51).

Nous souhaitons que ces pages soient méditées par les philosophes catholiques autant que par les théologiens.

J. Gilbert, S. J.

K. BARTH. — *L'humanité de Dieu*. Coll. Les cahiers du Renouveau, XIV. Novembre 1956. Genève, Labor et Fides, 1956, 18 × 12 cm., 56 p. Prix : 2,60 frs.

On trouvera ici, exprimée en quelques pages, l'orientation nouvelle que Barth a imprimée à ses pensées, dans les toutes dernières années de sa réflexion théologique. « Dieu est dans le Ciel, et toi tu es sur la terre » : ce mot, dans lequel se condensait le premier message barthien, accentuait exclusivement la distance entre Dieu et l'homme. Depuis lors, Barth s'est aperçu, « en regardant Jésus-Christ », que la divinité de Dieu même, loin d'exclure son *humanité*, l'englobe au contraire » (p. 26). Et l'on s'efforce de mesurer ici les conséquences étendues qu'entraîne cette thèse de « l'humanité de Dieu — Emmanuel ! — vers laquelle nous avons été dirigés à partir du centre christologique » (p. 31). Voici l'une d'entre elles : « Cette distinction accordée à l'homme par le fait de l'humanité de Dieu s'étend à tout ce qu'il a reçu de son Créateur, en fait de capacités et de moyens. Or ces dons — son *humanité* — n'ont pas été annulés par la chute, même pas diminués dans leur excellence ! » (p. 33). Redécouverte des valeurs humaines qui paraîtra bien étrange après les condamnations implacables du commentaire aux Romains. Mais Barth aperçoit-il toutes les conséquences de cette position nouvelle ? Le moins qu'on ait à dire c'est qu'elle menace sérieusement les négations barthiennes de la théologie naturelle et de l'*analogia entis*.

L. Malevez, S. J.

Antwort. Festschrift zum 70. Geburtstag von Karl Barth am 10. Mai 1956. Zollikon-Zurich, Evangelischer Verlag, 1956, 24 × 17 cm., XII-964 p. Prix : 48,70 frs suisses.

A l'auteur de la monumentale *Dogmatik*, ses amis ont pensé qu'ils devaient offrir, en hommage pour ses 70 ans, un monumental volume de Mélanges : quelque 75 contributions. Elles ont été distribuées sous trois chefs principaux : *In opus ipsum* : confrontations plus ou moins directes avec la thèse, les problèmes, et la forme aussi, de la *Dogmatik*; dans ce premier groupe, deux noms de théologiens catholiques : H. U. von Balthasar : *Christlicher Universalismus*, et G. Söhngen, *Analogia entis in analogia fidei*; signalons, de W. Kreck, *Analogia fidei oder Analogia entis* (pp. 272-286), où l'auteur soumet à la critique, du point de vue de la pensée réformée, l'ouvrage de von Balthasar, *K. Barth, Darstellung und Deutung seiner Theologie*, ouvrage dont il fait d'ailleurs le plus grand cas. La seconde partie : *Opuscula varii argumenti*, véritables mélanges, réunit des études fort disparates, depuis l'oecuménisme et la catéchèse jusqu'à la place de Mozart dans la musique pianistique et la technique moderne du son au service de la Parole de Dieu : cependant, cette diversité n'est pas étrangère à la personnalité du jubilaire ; Barth est un fervent de Mozart, et d'une manière générale, toutes ces contributions si diverses sont une « réponse » (d'où le titre général de l'ouvrage) à des questions suscitées chez le lecteur par le texte de la *Dogmatik*. Troisième partie : *In vitam et actionem*, où l'on trouvera des témoignages d'un caractère plus personnel sur le théologien de Bâle, témoignages donnés par des amis et des étudiants, et qui traduisent leur admiration et leur